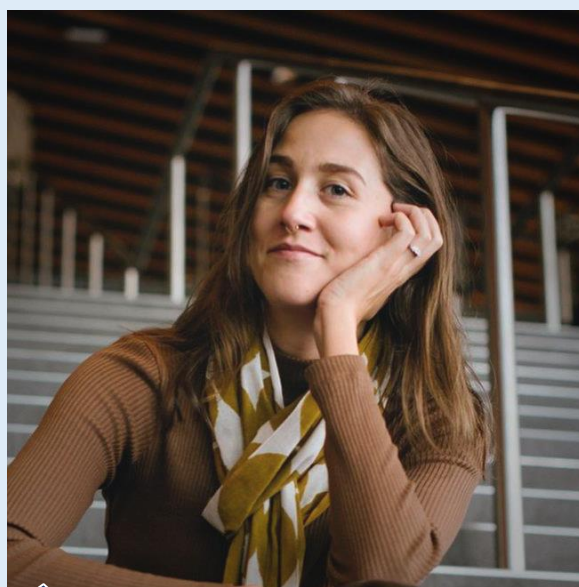


Bulletin culturel



Lumières sur nos
passeurs de culture



MÉLANIE DAIGLE

« Ils étaient riches, oui, car la culture est un trésor »
Alexandre Najjar

Chers lectrices, lecteurs et ami.e.s de la Société culturelle Kent-Nord

*Vous avez peut-être remarqué qu'en plus de présenter chaque mois les nouvelles culturelles et de mettre en lumière une personnalité culturelle de notre région, le Bulletin culturel ajoute au fil du temps diverses chroniques d'intérêt comme les *Nouvelles de l'école*, *Histoire et Patrimoine*, *Espace poésie* ou encore *Le français acadien*.*

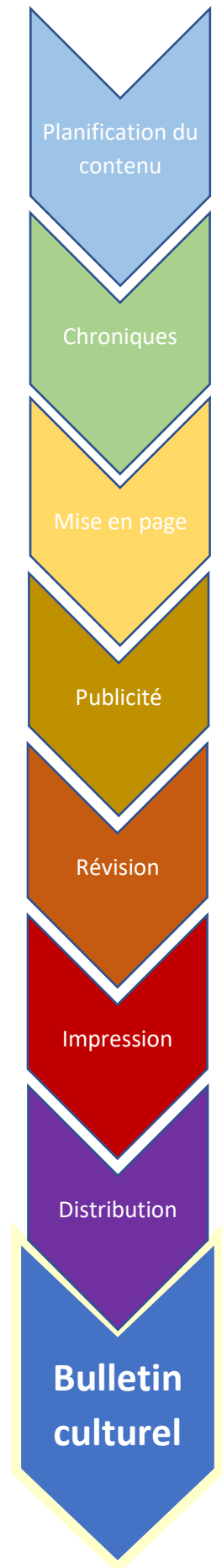
Comme la santé de toute entreprise est plus forte lorsque celle-ci repose sur un effort partagé et qu'elle est créée en équipe, nous sommes à la recherche de collaborateurs et de collaboratrices pour nous appuyer dans certaines tâches de réalisation du bulletin.

Déjà, chaque mois nous avons quelques bénévoles impliqués dans la rédaction de chronique, particulièrement Histoire et patrimoine, ainsi que dans la révision et la distribution du bulletin. Néanmoins, plusieurs autres tâches pourraient bénéficier d'une aide bénévole. Qu'il s'agisse de planifier sur le long terme, rédiger des articles pour nos différentes chroniques, voir à la mise en page, à la publicité ou à l'impression, ce sont là autant de tâches où des équipes pourraient se former afin d'assurer une meilleure continuité du projet.

Vous pensez peut-être ne pas avoir les compétences pour agir en tant que collaborateur ou collaboratrice du bulletin, mais rassurez-vous, toute contribution, aussi petite ou grande qu'elle puisse être, se liera aux actions des autres bénévoles et contribuera à fournir à notre population une lumière sur la richesse que notre région génère en vitalité culturelle.

Écrivez-nous au scknord@gmail.com ou appelez au 427-2790 pour exprimer votre intérêt.

L'équipe du Bulletin culturel



Lumières sur nos passeurs de culture

Mettons les projecteurs sur les personnes qui contribuent à la vitalité et au développement de notre communauté en partageant avec nous leur passion.

Ce mois-ci, l'animatrice de dessins animés Mélanie Daigle partage avec nous sa passion pour l'animation et la place que celle-ci tient dans sa vie.



Mélanie Daigle a grandi sans jamais lâcher ses crayons. Originnaire du village de Saint-Louis-de-Kent, elle a passé de nombreux étés avec les pieds dans l'océan Atlantique. Elle poursuit ensuite ses études dans la région du Grand Toronto au collège Sheridan, où elle obtient un baccalauréat en arts appliqués avec spécialisation en animation classique. Depuis, elle a donné vie à de nombreux personnages animés sur le petit et le grand écran. Entre autres, elle a servi de superviseur en animation sur le film *The My Little Pony Movie* et de chef du département d'animation pour la série *Snoopy in Space* (Apple TV+.) Ces jours-ci, elle continue ses aventures dans le domaine en tant que réalisatrice, mais avec un stylet Wacom plutôt qu'un crayon en main... Passionnée d'albums jeunesse, Mélanie a illustré le livre *AmiSoleil aux Îles de la Madeleine* (éditions Bouton d'or Acadie) et est membre de la SCBWI (Society of Children's Book Writers and Illustrators.) Elle demeure à Vancouver et passe maintenant ses étés avec les pieds dans le Pacifique. A Mari Usque Ad Mare !

Le Bulletin culturel a interrogé Mélanie sur la présence des arts visuels dans sa vie et sur la façon dont ceux-ci ont modelé son parcours. Voici ce qu'elle nous a répondu.

D'où te vient ce désir de t'exprimer par les arts visuels?

MD - Je n'ose même pas imaginer un monde sans arts, sans musique, sans littérature... Créer, c'est humain. Je pense que chacun d'entre nous a un besoin de créer, de fabriquer, de communiquer, de laisser sa marque d'une manière ou d'une autre. Il faut que ça sorte! De mon côté, j'ai toujours aimé dessiner et j'ai eu énormément de chance d'avoir le support et l'encouragement de ma famille et de nombreux enseignants. C'est un travail épanouissant, exigeant (voir même frustrant!) et c'est une formation qui ne se termine jamais. On tombe, on se relève, la vie nous inspire, et on y apprend de nouvelles choses tous les jours.

Quels sont les grands jalons qui ont tracé ton parcours artistique?

MD - Après le secondaire, pendant que la plupart de mes amis se sont dirigés vers Moncton au Sud, j'ai pris la route vers le Nord et Miramichi. Le campus de Miramichi du CCNB offrait un programme d'animation, ainsi qu'un cours préparatoire d'un an en arts visuels. J'ai d'abord suivi le cours préparatoire et fait un peu de tout (peinture, dessin, histoire, sculpture, même un peu d'animation!) afin de développer un portfolio pour appliquer au programme d'animation de mes rêves: le Bac en arts appliqués du prestigieux Sheridan College à Oakville, en Ontario.

À Sheridan, j'ai respiré, mangé, dévoré tout ce qui concerne l'animation pendant quatre ans: peinture d'arrière-plans, story-board, histoire de l'animation, histoire du cinéma, des heures de dessin, et surtout... l'animation de personnages sur papier.

J'ai terminé mes études à la suite de la crise économique. Normalement, les gros noms de l'industrie de l'animation américaine viennent recruter à Sheridan pendant le festival de fin d'année où les finissants présentent leurs films de 4e année, mais en 2010 c'était une affaire plutôt épurée... tout comme l'industrie elle-même! J'eus de la chance qu'on m'ait offert un poste chez Nelvana, un des plus gros studios de Toronto à l'époque.



Sheridan College, Oakville, ontario
Campus de Trafalgar Road, faculté d'animation,
d'arts et de design

Aujourd'hui, l'industrie est en plein "boom". Au cours des années, j'ai eu la chance de travailler sur une multitude de projets d'animation 2D (surtout des séries de télévision, ainsi qu'un long métrage) en tant qu'animatrice de personnages, superviseuse d'équipe, chef de département d'animation, et finalement réalisatrice d'épisodes.

Qu'est-ce qui t'a menée au dessin d'animation?

MD - Avant toute chose, c'est un amour du dessin. Ensuite, une passion avec les dessins animés. J'aimais bien les films de Disney et de Warner Brothers en tant qu'enfant, mais les séries qui passaient en français à la télévision (Les Moomins, Les mystérieuses cités d'or, Anne... la maison aux pignons verts) ainsi que les films d'Astérix ont exercé une énorme influence sur moi.

Quand j'étais au secondaire, j'ai eu la chance de suivre un petit cours d'introduction à l'animation classique (sur papier) d'une semaine. Au début, on a fait des petits exercices de base. On fait nos dessins sur papier, on les prend en photo, on met tout ça dans un logiciel sur l'ordinateur, et voilà! Ça bouge! La première fois que j'ai vu un de mes propres personnages prendre vie sur l'écran, je suis devenue passionnée!

J'ai toujours été un peu frustrée qu'on doive choisir entre la musique et les arts visuels à l'école, parce que j'aimais bien les deux! Mais le dessin et les arts l'ont emporté. C'est intéressant, quand même... la musique, au fond, c'est le son en relation au temps. L'animation, c'est le visuel en relation au temps. C'est comme la danse, un jeu de mouvement relatif au temps.

D'ailleurs, sur un coup de tête, j'ai décidé de commencer des cours de ballet dans ma trentaine. Je n'avais jamais fait de danse de ma vie! C'était pendant une période où j'avais un horaire très chargé au boulot, où je passais des heures et des heures le dos courbé à l'ordinateur, et j'avais envie d'essayer quelque chose d'autre que mes cours habituels de yoga. Eh ben, ça a été une révélation! Ça a eu un grand effet positif sur la manière dont j'approche mon travail d'animation au travers d'une nouvelle prise de conscience de cette relation entre le mouvement et le temps et de la relation entre personnages et spectateurs. (J'ai également une bien meilleure posture depuis!)



Ce qui me passionne vraiment avec l'animation de personnage, c'est l'opportunité d'être comédienne. Chuck Jones, réalisateur célèbre chez Warner Brothers des films de Vil Coyote, Bugs Bunny, Daffy Duck, ainsi que responsable de l'adaptation animée de Comment le Grinch a volé Noël disait qu'un animateur est un comédien avec un crayon. Je dis souvent que quelque chose qui ne fait que bouger à l'écran ne mérite pas automatiquement d'être qualifié d'animé. Être animateur de personnage animé veut dire lui donner vie, ou du moins, l'illusion de la vie. C'est une facette du métier qui me passionne énormément. Il y a une tendance dans le métier à avoir recours au pantomime, à une représentation caricaturale, ou une approche trop axée sur l'émotion. Je suis plutôt intéressée par les méthodes plus souvent utilisées au théâtre et au cinéma, où le jeu d'acteur

dépend surtout sur l'action de la part des personnages et de leur poursuite d'objectifs. Ces méthodes, je trouve, produisent une performance beaucoup plus naturelle, avec laquelle il est beaucoup plus facile de sympathiser avec les personnages. L'animation, c'est aussi un langage visuel. J'aime beaucoup m'inspirer du graphisme dans mon travail d'animation. Un jour, j'ai entendu la définition suivante du graphisme: "C'est le pont entre l'information et la compréhension." Et je me suis dit que c'est aussi ça, l'animation! Au fond, chaque scène doit "dire" quelque chose, doit communiquer soit un bout d'histoire, soit quelque chose à propos d'un personnage, à propos d'un rapport entre plusieurs



personnages, etc. C'est tellement important de garder cette information en tête quand on anime nos personnages et de prendre des décisions qui vont aider les spectateurs à interpréter ce qui se passe à l'écran d'une certaine manière, consciemment ou inconsciemment.

Quel(s) médium(s) utilises-tu surtout et as-tu une préférence quant aux médiums que tu utilises?

MD - Animation: Quoique j'ai fait mes études surtout sur papier, l'industrie est désormais un milieu complètement numérique. On a échangé nos crayons avec des stylets Wacom! Le logiciel que j'utilise le plus souvent ces jours-ci est Adobe Photoshop. C'est avec celui-ci que je donne des notes, des corrections, et des exemples de poses pour les personnages. Puisque je travaille dans un milieu 2D pour la télévision, l'animation de personnages elle-même est surtout produite avec le logiciel ToonBoom Harmony.

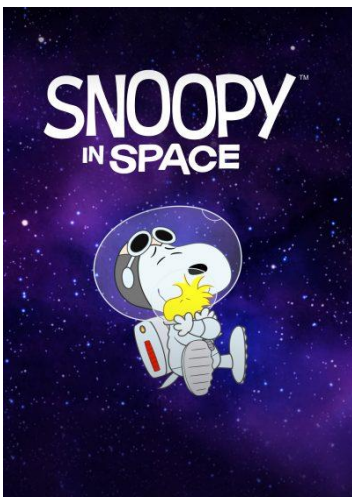


Illustration: Mes illustrations commencent souvent avec un simple crayon et dans un carnet de croquis pendant la portion brainstorming/remue-méninge. Au cours des années, je suis devenue de plus en plus confortable avec le numérique (et de moins en moins confortable avec les matériaux physiques) et donc la majorité de mes illustrations sont complètement faites avec les logiciels Procreate ou Adobe Photoshop.

Comment décrirais-tu ta démarche de création?

MD - Du côté albums jeunesse, c'est souvent l'image d'un personnage qui me vient en premier. Je m'inspire souvent d'un événement ou d'une dynamique vécue comme base d'histoires. C'est comme le dit l'adage, "Écrivez ce que vous savez." Je pense que ma formation d'animateur de personnages influence toute mon œuvre. Mon ouvrage a toujours tendance à être axé sur les personnages, plutôt que sur l'intrigue ou leur environnement.

La nature est une grande source d'inspiration pour moi. J'ai toujours préféré dessiner des personnages animaux plutôt qu'humains. C'est depuis toujours! C'est sans doute parce que quand j'étais petite, que ce soit à l'écran ou avec les jouets, j'étais bien plus enchantée par des personnages animaux. Je n'avais aucun intérêt pour les princesses Disney ou les catins et les Barbies.



Je suis une grosse "nerd" et une grosse fan de l'étape de recherche, à la fois quand il s'agit de projets personnels et dans mon travail d'animation. À vrai dire, pour moi la recherche n'est pas toujours une étape qui ne vient qu'au début. C'est quelque chose qui se passe en continu, tout au long des étapes de création. Par exemple, quand j'ai commencé à travailler sur la série Snoopy in Space en tant que chef de département en 2018, j'ai non seulement analysé plein de films de Peanuts (à partir de A Charlie Brown Christmas jusqu'à The Peanuts Movie), mais je me suis enfoui le nez dans plein de livres à propos de Charles Schulz et de son œuvre depuis. Je viens tout juste de terminer ma lecture de *Charlie Brown's America: The Popular Politics of Peanuts* de Blake Scott Ball pendant mes vacances de Noël!



L'aspect le plus important dans ma démarche de création, qu'il s'agisse d'animation ou d'albums jeunesse, c'est une compréhension en profondeur du ou des personnages. Il faut absolument que je puisse sympathiser avec eux, comprendre leur(s) motivation(s). Pour moi, ce ne sont pas que des petits bonhommes à l'écran, des dessins sur papier, ou des marionnettes que je fais bouger. Ce sont de vrais personnages! Quoique, bon, oui, c'est moi qui les fait bouger, qui leur donne forme, il faut que je les connaisse très bien afin de pouvoir me

retirer. Il faut que je m'ôte de leur chemin afin de les laisser s'exprimer par eux-mêmes. C'est comme un travail de médium.

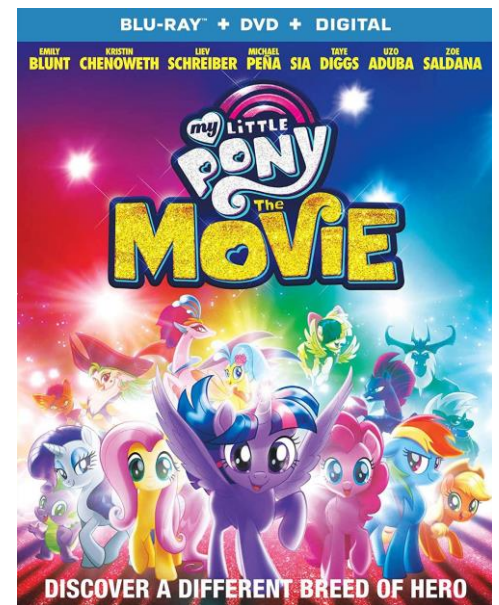
Y a-t-il une œuvre ou un projet que tu as trouvé plus difficile à réaliser et pourquoi?

MD - Mon projet d'animation le plus difficile est certainement aussi le plus ambitieux: le film *My Little Pony: The Movie*. Quoiqu'avoir la chance de travailler sur un long métrage 2D avec une sortie en salle a toujours été un rêve, l'expérience a été un processus extrêmement long et compliqué avec un horaire plutôt comprimé. On a dû avoir recours à des studios d'animation d'outre-mer pour la plupart des scènes... et malheureusement, la plupart du travail reçu a dû être révisé de manière intensive. Je pense que ma plus grande leçon d'humilité de ma carrière a été de voir mon travail sur un écran de sept mètres de haut. On ne peut rien y cacher!

J'ai beaucoup grandi comme artiste pendant ce projet. J'ai eu l'opportunité de me servir de connaissances que j'avais acquises pendant mes études, mais qui jusque-là n'avaient pas été tellement nécessaires dans le monde des séries de télévision. J'en suis ressortie avec une maîtrise technique approfondie.

Y a-t-il un ou des projets dont tu es particulièrement fière?

MD - J'ai tout récemment fait un saut dans le rôle de réalisateur. Pour certains, c'est un but professionnel, mais je dois avouer que ça n'était pas le cas pour moi. J'adore le dessin, j'adore l'animation de personnages. Je ne m'en passerai jamais. Après qu'on m'eut offert une sorte de stage informel à mon boulot où j'ai eu la chance de suivre la production d'épisodes aux côtés d'autres réalisateurs, ça m'a ouvert les yeux. J'ai été capable de voir ce que je pourrais apporter au rôle avec mes connaissances particulières et ma passion. Avoir la chance d'influencer l'écriture de scénarios et des dialogues, ainsi d'être capable de s'assurer que l'histoire et les personnages ont une base solide et des motivations bien claires me plaît énormément! C'est un peu comme un mariage de ce qui m'attire aux albums jeunesse à mon travail habituel d'animation. Mon premier projet en tant que réalisatrice sont de petits courts métrages d'une minute avec les personnages de *Peanuts*. Si vous faites une recherche de "Take Care with Peanuts" sur le web, vous



les trouverez assez facilement! Il y en a déjà à peu près une douzaine de sortis.

En quoi le dessin d'animation est-il différent d'une autre forme d'art?

MD - Le domaine de l'animation est une véritable industrie qui a beaucoup en commun avec la production de biens. C'est vraiment une chaîne de production. Elle est souvent comparée avec le modèle de production d'automobiles. C'est un gros travail de groupe où chaque département (scénario, story-board, design de personnages, d'accessoires, d'arrière-plans, animation de personnages, d'effets spéciaux, son, musique, etc.) est composé d'équipes avec une formation et une expertise particulière. Le travail quotidien peut être étonnamment froid et axé sur la technique.

Tu as un intérêt spécial pour les albums jeunesse. Qu'est-ce qui te fascine dans cette forme d'expression?

MD - Comme j'ai une personnalité plutôt introvertie, le monde de la littérature jeunesse est un contraste bien apprécié! C'est un travail beaucoup plus individuel, beaucoup plus libre.

C'est aussi une opportunité en or pour la création et l'écriture! En animation, c'est bien rare d'avoir la chance de s'exprimer au-delà de ce qui vous est donné. Presque tout - l'histoire, les personnalités, le dialogue, l'aspect visuel - sauf le mouvement est déjà déterminé. Mais quand on écrit un album jeunesse, tout et n'importe quoi sont possibles!

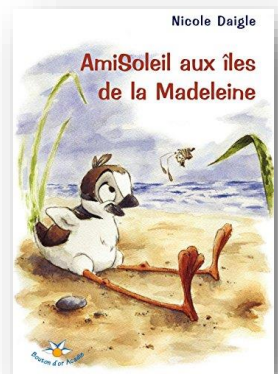
En animation, la philosophie dominante a tendance à être que notre audience est "juste des enfants." Je déteste cette attitude! Cependant, dans le domaine de la littérature jeunesse, c'est complètement l'inverse. Les enfants ne sont pas considérés avec mépris. Ils sont bien plus intelligents et ont bien plus de sagesse que nous ne l'imaginons (et que bon nombre d'adultes!) Comme n'importe quel autre public, ils doivent être traités avec respect et ils méritent un travail de qualité.

Il va sans dire que les histoires que j'écris pour mes albums jeunesse ne sont pas le type d'histoires qui ont l'habitude d'être développées dans l'industrie de l'animation conventionnelle! Elles ont aussi tendance à être des petites histoires assez courtes et le format traditionnel d'album jeunesse de 32 ou 40 pages est le cadre parfait. C'est vraiment un travail d'amour et un ouvrage bien plus personnel que celui du monde de l'animation.

As-tu un ou des projets artistiques en vue?

MD - J'ai présentement deux albums jeunesse au stade "dummy" (une sorte de maquette avec un manuscrit complet, des esquisses de mise en page, et quelques illustrations finales qui servent d'exemples) que j'envoie présentement à des agents littéraires. J'ai d'autres idées floues que j'aimerais bien développer en albums, mais elles ont encore besoin de mijoter un peu...

À part ça, mon métier à temps plein bat à fond et je travaille sur plein d'épisodes en tant que réalisatrice! Je pense que mes premiers épisodes dans ce rôle devraient voir le jour en 2023. Le monde de l'animation va très vite au stade de production, mais les services "streaming" ont tendance à échelonner la sortie de leur programmation!



Mélanie Daigle

Le français acadien



Pour les amoureux de la langue ou pour toute personne s'intéressant aux particularités de notre langue parlée ou écrite, voici notre chronique portant sur le français acadien.

Chaque mois, nous nous arrêtons sur quelques mots choisis dans notre riche vocabulaire régional.

Parce qu'il nous arrive parfois de mettre de côté certaines de nos expressions les plus savoureuses par crainte de ne pas être compris ou par peur de nous faire reprocher de parler un « mauvais » français.

Parce que, même si plusieurs mots que nous utilisons encore aujourd'hui ont été délaissés au profit d'autres correspondant davantage aux goûts du jour, ceux-ci ne continuent pas moins de représenter la façon unique que nous avons de nous exprimer.

Et parce que nous pouvons être fiers des mots que nous ont laissés nos ancêtres et de ceux que nous créons encore aujourd'hui.

Voici quelques perles de notre belle langue acadienne : **D**

DARDER : S'ÉLANCER, se JETER sur. ATTAQUER. *Se darder sur quelqu'un.*

DÉBOURRER : DÉBALLER, DÉCOUVRIR, OUVRIR. *Débourrer un paquet.*

DÉCONFORTÉ : DÉCOURAGÉ.

DÉFILOPER : DÉFAIRE (des tissus). *Défiloper des restes de bas de laine.*

DÉFRICHETER : DÉFRICHER (la terre). *Défricheter le terrain pour planter.*

DÉSABRIER : ENLEVER ce qui couvre, ce qui tient au chaud ou protège. *Se désabrier en dormant.*

DÉSAMAIN : Qui n'est pas à la portée de la main, difficile à manœuvrer. *Travailler à désamain.*

DURER : TARDER À VENIR, à arriver. Période de temps qui ne semble plus s'écouler. *Le temps me dure de partir.*

• LES MARCHÉS •

Tradition

• MARKETS •



L'endroit idéal pour vos fleurs et chocolats de Saint-Valentin!

La coopérative de Saint-Louis Itée

10547 rue Principale, Saint-Louis-de-Kent

876-2431

espace poésie

La poésie vous fait peur et vous pensez que vous ne comprenez pas le sens des vers ou l'émotion que l'auteur a voulu exprimer? Voici quelques pistes pour vous aider à aborder ce style littéraire qui effraie de nombreux lecteurs.

Quelques suggestions pour s'initier à la poésie

Apprivoiser la poésie

Émilie Turmel

La peur de ne pas comprendre

Pourquoi la poésie fait-elle peur aux gens? Émilie Turmel, la directrice générale du Festival Frye à Moncton, pense plutôt que la poésie est méconnue. *« C'est l'inconnu qui fait peur aux gens, pas la poésie. Pour mieux connaître la poésie, il faut se risquer et y goûter. Il existe plusieurs manières de le faire. »*

On peut assister à des lectures de poésie ou participer à des ateliers.

« Entendre un poète réciter son propre texte est une expérience extraordinaire. Pour la personne qui n'est pas habituée à lire de la poésie, ça permet d'entendre le rythme et d'avoir directement accès à l'émotion de l'auteur; ça permet aussi de découvrir plusieurs styles et d'ainsi mieux cerner ses préférences personnelles »

Adapté d'un article de Cécile Gladel, le 22 mars 2019 :

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1159968/poesie-conseils-commencer-suggestions-poetes-idees>

Louise Dupré

Souvent, les gens ont des réserves envers la poésie, car ils ont peur de ne pas comprendre le sens des vers. Mais il ne faut pas chercher de réponses ni à tout comprendre souligne la poète et professeure Louise Dupré.

« C'est le lecteur qui a la clef du poème. On est tellement habitué au langage de communication, que lorsqu'on est devant un poème, on a peur de se tromper. La réalité est qu'on décide de le comprendre comme on veut. C'est notre interprétation »

Évidemment, chaque poète a voulu transmettre une certaine émotion en écrivant. Est-il arrivé à Louise Dupré qu'un lecteur lui offre une interprétation à des années-lumière de la sienne?

« Oui, et c'est magnifique, car ça nous ouvre des pistes d'interprétation complémentaires, rarement contradictoires. Ça enrichit ma vision ».

De la poésie en livres audios :

[Bâtons à message, Tshissinuatshtakana](#), de Joséphine Bacon

[Acadie Road](#), Gabriel Robichaud

[Un pèpin de pomme sur un poêle à bois](#), de Patrice Desbiens

[Le temps du paysage](#), Hélène Dorion

LES VOIX DE LA POÉSIE

Voici un site destiné au monde de l'éducation qui peut nous en apprendre plus sur la poésie autant classique que contemporaine :

<https://www.lesvoixdelapoesie.com/poemes/poetes>.

Si, pour certaines raisons, ces liens ne fonctionnaient pas, circulez tout de même dans la section des livres audios de Radio-Canada, vous y trouverez des suggestions très intéressantes!

*En ce mois gelé
de février, nous
vous offrons un
très beau poème
extrait du
recueil*

Je vais ZÉBRER LE CIEL pour vous

*de la poète
acadienne
Huguette
Bourgeois.*

Silence fracturé

J'ai frappé la neige

Le silence a jailli

L'horizon est devenu blanc comme la peur

En sourdine

Les échos se sont tus

Sur la page à peine mouillée

Ma plume a écrit des mots de neige fondante

Des soupirs d'eau qui déchirent

Le papier tendre

Des mots muselés

Morts

Qui se réfugient dans l'hiver

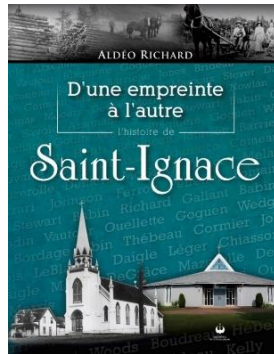
Immobiles ils touchent de la pointe de leur mutisme

Mes larmes

Et l'insupportable manque de parole

Huguette Bourgeois

Histoire et Patrimoine



Dans l'édition de janvier, on retrouvait un brin d'histoire sur la fondation de Saint-Louis-de-Kent. Aujourd'hui, nous découvrons comment la paroisse de Saint-Ignace-de-Loyola fut fondée.

Les lignes qui suivent sont tirées du livre *D'une empreinte à l'autre* de l'auteur Aldéo Richard, livre portant sur l'histoire de Saint-Ignace et qui sortira vers la fin février, début mars 2022.

Nos ancêtres pendant la déportation

Les familles fondatrices de Saint-Ignace avaient, pour la plupart, connu la déportation sous différentes formes. Certaines ont été déportées ailleurs dans le monde, tandis que d'autres l'évitèrent en se cachant avec les autochtones ou en se réfugiant à l'Isle Saint-Jean (IPÉ) ou dans certaines régions du Nouveau-Brunswick comme Cocagne, Miramichi, la Baie des Chaleurs ou en Gaspésie au Québec.

Les familles qui sont passées par Miramichi dans les années 1756 à 1759 ont connu la grande misère et la famine. On estime qu'il y a eu jusqu'à 3 500 réfugiés à cet endroit mieux connu comme le camp d'Espérance. On sait que les vivres étaient rares, les hivers rigoureux et plusieurs vont y mourir. Selon Ronnie Gilles LeBlanc (1) « Nous évaluons le nombre total de réfugiés acadiens qui débutent l'hiver 1756-1757 au camp d'Espérance à 1 376 personnes. De ceux-ci, environ 400 vont mourir au cours de l'hiver et 976 d'entre eux survivront ».

Certains ont été capables de se rendre au camp de La Petite-Rochelle dans le Restigouche qui

appartenait toujours aux Français en 1760. Jusqu'à cette date, il y avait des bateaux qui venaient apporter des ravitaillements, surtout de la nourriture pour les réfugiés. Cependant, après la bataille de la Restigouche en 1760, le poste français était sous l'emprise des Britanniques. Les familles vivaient très pauvrement et c'était pratiquement la famine. Ils essayaient de vivre des produits de la mer, mais c'était très difficile. Certains n'ont pas eu le choix et se sont rendus aux Anglais. Ils ont été emmenés aux (Forts) Edward, Beauséjour ou Cumberland. L'homme de la famille devait travailler pour les Anglais et ceux-ci lui donnaient en retour des vivres pour nourrir sa famille. Les hommes exécutaient toute sorte de travaux : réparer les chemins, réparer les digues, etc.

Après la signature du traité de Paris, de la fin de la guerre de 7 ans en 1763, il y a des familles qui sont restées dans les forts et les Anglais les employaient pour de petites sommes d'argent ce qui permettait aux Acadiens de continuer à survivre.

Certaines familles quittaient les forts aussitôt qu'ils le pouvaient et cherchaient des endroits

pour recommencer leurs vies. La plupart allèrent voir à l'endroit où ils avaient vécu avant la déportation, parce que le défrichage avait déjà eu lieu. Il y avait des endroits où les digues avaient été construites, c'était précieux. C'est pourquoi ils voulaient essayer de revenir à leur ancienne terre, mais dans la plupart des cas, elle était déjà prise par les Anglais. Un grand nombre finirent par trouver des endroits relativement près d'où était leur emplacement original, mais il fallait quand même recommencer à zéro.

Tous ont vécu une longue période d'instabilité, passant d'une région à l'autre, pour finalement venir dans le comté de Kent parce qu'ils avaient la possibilité d'obtenir une concession de terre.

Les premiers colons

À Saint-Louis de Kent, les premiers colons se sont installés sur les deux côtés de la rivière à partir de 1798. Au fur et à mesure que les nouveaux arrivants voulaient s'installer, ils commencèrent à remonter la rivière Kouchibouguacis. C'était le seul moyen de transport à l'époque. Ils recherchaient un endroit ou une source d'eau potable accessible. Normalement, cette quête de nouvelles terres se faisait le printemps afin d'avoir plus de temps pour s'organiser durant la saison chaude.

C'est ainsi que vers l'année 1810, les premiers à venir s'installer dans la région de Bretagneville étaient Joseph Daigle, Charles Barrio, Étienne Barrio, Louis Daigle, Bélonie Johnson, Simon Poirier et Paul Jr Richard. Ceux-ci ont eu leur titre de propriété le 14 juillet 1821. Selon l'histoire populaire, ce groupe de vaillants Acadiens demanda l'aide d'autochtones pour se rendre à Fredericton en canot. Pour se faire, ils devaient faire un

portage de 12 km qui partait de Bretagneville jusqu'en haut de la rivière Richibouctou, puis ils ramaient jusqu'à la fin de cette rivière. De là il y avait un nouveau portage de 3 km pour prendre la rivière au saumon, puis le fleuve Saint-Jean jusqu'à Fredericton. Bien sûr, il fallait faire le trajet contraire pour le retour.

Pour avoir un titre de propriété, les colons devaient défricher dix arpents de terre. Comme vous pouvez l'imaginer, ce travail n'était pas simple. Ça pouvait prendre jusqu'à 10 ans et même plus pour faire ce travail. On peut donc dire que les premiers colonisateurs de notre paroisse s'étaient installés dans des demeures primitives dès les années 1810. Entre 1821 et 1835, toutes les terres entre Bretagneville à Cameron's Mill avaient trouvé preneur. La grandeur des terres variait entre 100 et 200 arpents. La première église fut construite en 1873 et le premier prêtre résident fut le père André Bérubé en 1887.



Père André Bérubé



Cloche au clocher de l'église

Nouvelles de l'école



LE MARCHÉ DU TEMPS DES FÊTES

Laissez-moi vous parler de notre projet spécial : « Le marché du temps des fêtes ». Ça a commencé parce que nous pensions faire un marché du temps des fêtes à l'épicerie pour ramasser de l'argent pour notre classe de 3^e année, la classe de Mme Josée Gallant. Malheureusement, les règles de la Covid ont changé donc nous avons dû faire des changements et le faire dans la classe avec une différente clientèle. Nous avons tout arrangé les tables comme il faut. Nous avions des stations de vente. Il y avait des stations de boules de Noël, de bijoux, d'ornements de Noël variés, de chocolat chaud, de bombes de bain et poudre de fée, ainsi que de balles rebondissantes. Nous avons fabriqué toutes ces choses nous-mêmes. Nous avons aussi fait de la slime. Tous les élèves de la classe avaient fait des cartes de Noël que nous avons mises en vente. Nous avons eu de l'aide de certains élèves du secondaire pour fabriquer les produits.

Nous nous sommes divisés en équipe. Chaque équipe était supposée faire des projets spécifiques, mais tout le monde s'est mélangé selon les intérêts. C'est nous-mêmes qui avons dû trouver les instructions pour les projets. Nous avons eu la chance de travailler à plusieurs différents projets. Ensuite, nous avons choisi ceux qui ont travaillé le plus fort envers des tels projets pour qu'ils s'occupent de la vente de ces produits-là. C'est aussi tous les élèves qui ont choisi les prix de vente. Mme Josée nous a montré comment faire les calculs.

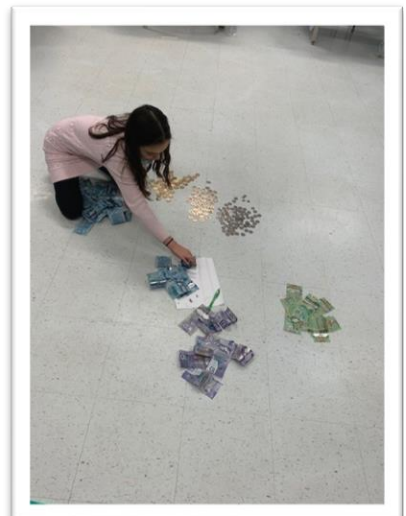
Nous avons fait ce projet pour amasser de l'argent pour notre projet de fin d'année et pour en donner au projet des Lutins de Noël de l'école qui vient en aide à des familles dans le besoin de notre région. Nous leur avons remis 300\$ et cela nous a rendus heureux.

J'ai trouvé cela vraiment le fun de le faire et surtout de le vendre. J'ai appris comment faire des Boules de Noël sans peindre sur la boule – nous faisons des décors à l'intérieur. J'ai appris comment faire de la slime parce qu'avant je ne savais pas du tout. J'ai appris des calculs et toute sorte d'art.

J'ai beaucoup aimé travailler en équipe et faire beaucoup de différentes formes d'art parce que j'aime beaucoup l'art. Vraiment, tous nos projets étaient de l'art. Les choses qui étaient d'autres formes, nous les décorions de manière artistique.

Merci à toutes les personnes qui ont acheté nos produits. Merci à Mme Josée de nous avoir laissé faire nos projets et s'assurer que nous soyons toujours heureux à l'école.

Texte de **Naïma Legoff**, élève de 3^e année à l'école Mgr-Marcel-François-Richard, accompagnée de Mme Milène Bastarache, agente de développement communautaire.



Le *Bulletin culturel* est produit par la
Société culturelle Kent-Nord.
 Chaque publication est accessible via notre site web :
www.sckn.info
 ainsi que sur notre page *Facebook*.

Des copies imprimées sont disponibles gratuitement
 aux Coop de Richibucto, Saint-Louis et Pointe-Sapin.

Impression : Imprimerie *Polycor*



*Nous appliquons les règles de l'orthographe rectifiée¹ et celles de l'orthographe traditionnelle.

Pour nous joindre
Téléphone :
 427-2790
Courrier électronique : scknord@gmail.com
Courrier postal :
 9 rue Archigny
 Saint-Louis-de-Kent
 NB, E4X 1C5

1 - https://www.sckn.info/files/ugd/9010dc_625c6145a44f494fa8a89odd26ee3096.pdf



La Coopérative Cartier Ltée

25 Boulevard Cartier, Richibucto
523-4461

*Le meilleur endroit pour
faire plaisir à votre
Valentine ou votre
Valentin!*

*Fleurs, plantes, chocolats
et autres gâteries!*

Joyeuse Saint-Valentin!